

**Journée de début d'année des adultes et des étudiants de Communion et Libération**  
**Mediolanum Forum, Assago (Milan), 29 septembre 2018**

Introduction de Luigi Giussani aux Exercices Spirituels du Centre Culturel Charles Péguy  
(Varigotti, 1er novembre 1968)

*par Julián Carrón*



**Vivant,  
c'est-à-dire  
présent !**

# Vivant, c'est-à-dire présent !

## Journée de début d'année des adultes et des étudiants de Communion et Libération

Mediolanum Forum, Assago (Milan), 29 septembre 2018

### Julián Carrón

Reprendre ne va pas de soi, c'est une grâce, le signe sans équivoque de l'attention de Dieu pour chacun de nous. Quel choc, quelle gratitude que de se rendre compte que nous ne sommes pas abandonnés à notre néant ! Mais cette grâce a été accueillie par chacun de nous, par le fait même qu'il est ici. Demandons donc à l'Esprit, qui est le point d'origine de cette reconnaissance, de nous ouvrir pleinement, d'ouvrir tout notre moi pour accueillir cette grâce, et demandons-lui que cette grâce en nous ne soit pas vaine.

*Discendi, Santo Spirito* [Viens, Esprit-Saint]

Je souhaite la bienvenue à tous les participants présents, ainsi qu'à tous ceux qui nous suivent par vidéo. Cette année commémore le cinquantième anniversaire de 1968 : nous savons tous que cela a été un moment de passage (Benoît XVI l'a qualifié de « césure » dans notre histoire récente) qui, tout en partant d'exigences tout à fait justes (de plus d'authenticité et de liberté) a fini par mettre en crise l'ensemble de notre société.

Actuellement, nous traversons un autre moment de passage impressionnant, que le pape François qualifie de « changement d'époque », caractérisé par ce que nous avons appelé « l'effondrement des évidences » (combien de fois l'avons-nous répété ces dernières années, de façon toujours plus consciente) : ce qui semblait aller de soi il y a encore quelques décennies à propos des fondements de la vie personnelle et sociale, n'est plus évident pour la plupart de nos contemporains.

La conséquence la plus immédiate en est une grande confusion, que nous percevons tous. Ulrich Beck, l'un des plus importants sociologues allemands, en témoigne dans son dernier livre (posthume). Il dit littéralement : « Le monde est hors de ses gonds. Beaucoup le pensent. Nous errons sans but, confus, en discutant pour ou contre ceci ou cela. Une phrase met la plupart des gens d'accord, au-delà de tous les antagonismes et sur tous les continents : “Je ne comprends plus le monde” » (D'après *The Metamorphosis of the Word*, Polity Press 2016).

Beaucoup se demandant alors : par où recommencer ? D'où repartir ?

C'est pour cela que j'ai été très touché en entendant une intervention de don Giussani lors d'une rencontre avec le noyau des adultes gravitant autour du Centre Culturel Péguy, qui deviendra par la suite Communion et Libération. Elle se tient le 1<sup>er</sup> novembre 1968 à Varigotti. C'est l'apogée de la crise qui, cette année-là, a traversé Jeunesse Étudiante. Giussani intervient au cœur du désarroi général, et se demande : d'où repartir ? Qu'est-ce qui peut véritablement soutenir la vie dans un moment de si grande confusion ? Qu'est-ce qui peut tenir le choc du temps ? Sa réponse est contenue dans les paroles que nous allons entendre maintenant.

Cela m'a tellement touché quand je l'ai entendu, par sa pertinence radicale pour la situation d'aujourd'hui, que j'ai décidé de vous le faire entendre à vous aussi. Soyez attentifs aux paroles, mais aussi au ton et à la manière dont don Giussani s'adresse aux quelques membres du Centre culturel Péguy qui l'écoutent.

Il m'a semblé important que nos amis de l'étranger, qui suivent cette rencontre en direct ou qui la verront en différé, puissent entendre eux aussi l'intervention de don Giussani, et pas seulement en lire la traduction, pour favoriser l'appropriation des contenus sur lesquels nous travaillerons pendant tout le mois d'octobre.

## Introduction de Luigi Giussani aux Exercices Spirituels du Centre Culturel Charles Péguy

(Varigotti, 1<sup>er</sup> novembre 1968)

*par Julián Carrón*

### Luigi Giussani

Restons un instant en silence (pour repenser à ce que nous sommes venus faire ici, même si nous n'avons pas encore le contenu de la réponse), face à Dieu.

#### *Bref moment de silence*

Espérons au moins que le Seigneur nous donne d'avoir compris clairement à la fin de ce séjour, si ce n'est pas clair au départ, ce que nous sommes venus faire ici.

Depuis quinze ans, je ne me suis jamais senti aussi embarrassé pour parler depuis cette place, ni jamais aussi craintif qu'aujourd'hui, parce que cette fois, c'est comme le fruit ultime, c'est comme le stade extrême d'une histoire. De cette manière, j'annonce déjà ce que devrait être pour moi le contenu de ce séjour, je commence déjà à dire au moins l'importance que devrait avoir pour moi le contenu de ces journées. C'est comme si nous touchions le fond de ce que nous avons commencé à venir chercher ici même il y a quinze ans ; et la crainte ou l'embarras vient du rôle que ma voix doit jouer encore une fois.

Nous sommes tous pleins de l'espoir que ces journées disent quelque chose ; non seulement qu'elles ne soient pas perdues, mais qu'elles fixent, qu'elles posent quelque chose de manière stable, qu'elles nous fassent accomplir un pas irréversible. Nous avons tous cet espoir, mais la différence profonde, par rapport à toutes les autres fois où nous nous sommes réunis, réside dans le fait que cet espoir ne repose plus dans ce qui pourrait vous être donné, mais en vous. Ce n'est plus l'espoir de ce qu'une voix ou des circonstances pourraient vous donner ces jours-ci : c'est, au contraire, un espoir que chacun doit placer, non pas en lui-même, au sens autonome du terme, mais en quelque chose qui est en lui, en vous. Disons-le clairement et simplement : cette fois, l'espoir est en vous, l'espoir repose en moi et en toi, en toi et en moi ; l'espoir repose en notre personne ou en quelque chose qui est dans notre personne, et non en quelque chose d'extérieur ; nous ne comptons pas sur une voix, sur des circonstances, sur une situation, sur une occasion ; l'espoir n'est pas là, il repose en quelque chose qui est en nous. Donc, j'espère en toi, ce n'est pas toi qui espères quelque chose que je pourrais être capable de te dire. Au fond, c'est la différence qui distingue un auditoire d'enfants ou d'adolescents d'un auditoire adulte, mûr : chez la personne mûre, chez l'homme adulte, tout l'événement dramatique qu'est la vie, son sens et sa valeur, se joue en lui. Cela ne veut pas dire qu'il doit puiser tous les facteurs, ou les facteurs déterminants, dans l'autonomie de sa singularité, bien au contraire. Mais tout ce qui détermine sa valeur se joue en lui : Dieu ou Satan, si vous voulez, (l'attrait du mystère du Christ, ou l'attrait viscéral du monde), jouent leur drame en toi ; c'est en toi qu'ils exercent leur force d'attraction.

Combien de fois avons-nous été touchés par cette phrase de l'Évangile : « Pensez-vous que le Fils de l'homme, quand il viendra, trouvera encore la foi sur la terre ? » (Cf. Lc 18, 8). Dans toute notre histoire, je crois qu'il n'y a pas de moment, au sens temporel du terme, où cette phrase prononcée par le Christ avec mélancolie, avec tristesse, n'ait semblé aussi pertinente qu'aujourd'hui : « Pensez-vous que le Fils de l'homme, quand il reviendra sur cette terre, trouvera encore la foi sur cette terre ? »

**C'est la foi que nous cherchons ;** c'est dans la foi que nous voulons avancer, c'est la foi que nous voulons vivre. Autour de nous, tout semble collaborer, tout semble être complice d'une force agissante qui tente d'éliminer cette foi, de la remettre en question, de la vider ou de la réduire à des catégories purement rationnelles, à des catégories naturalistes, à l'extérieur et à l'intérieur du monde chrétien : à l'intérieur, et non plus seulement à l'extérieur, maintenant. C'est la foi authentique, ou l'authenticité de la foi, que nous cherchons. Nous ne cherchons rien d'autre. C'est pourquoi le discours et le travail de ces jours-ci marquent quelque chose dans le-

quel chacun de nous prend un risque, se risque lui-même. C'est pour cela que nous avons voulu être clairs dans l'intention avant de venir ici. Nous sommes prêts à parler avec le monde entier, à aller partout dans le monde, mais nous avons besoin d'une demeure, nous avons besoin d'un lieu où la parole est parole, "expression", et où la relation est "cœur", cordiale, où la compagnie est positive, où les mots ont un sens et où les intentions ont un sens, où l'on appelle les choses par leur nom.

**Aussi, avant de venir ici**, nous avons voulu être clairs et tirer de l'histoire, notamment de celle des dernières années, notamment de la dernière année, les prémices d'une vision définitive des choses, l'ébauche, l'inspiration pour une « version » radicale de notre manière de concevoir le monde ; nous avons voulu tirer de l'expérience de cette dernière année, de ces dernières années, cette inspiration, cette première esquisse, ces premières indications, et nous avons pensé : c'est notre personne que nous mettons en jeu, nous acceptons de risquer notre personne. Elles constituent donc le périmètre d'une amitié qui est la condition fondamentale pour que l'homme puisse devenir lui-même, qu'il puisse avancer sans courir de danger insurmontable, sans rencontrer de danger qu'il ne puisse surmonter.

Par conséquent, malgré notre nombre, c'est une atmosphère de familiarité profonde, et pourtant extrêmement discrète, que doit alimenter le ton de ces journées ; une familiarité paisible et discrète, mais profonde, qui aime, qui désire, qui attend seulement de devenir plus claire, de plus en plus, toujours plus claire. En ce sens, il est évident que chacun de nous met son espoir en l'autre : c'est en toi et en moi que l'espoir repose, il dépend de ta sincérité. Mais utilisons le bon terme : il dépend d'une « pauvreté de cœur » de ta part. Ce n'est pas une curiosité intellectuelle, mais une pauvreté de cœur qui doit nous accompagner dans cette assemblée demain, après-demain, lundi : une pauvreté de cœur, la pauvreté authentique, non pas la pauvreté misérable, non pas la pauvreté laide (même si l'Évangile voit dans la pauvreté misérable et laide une occasion dont Dieu se sert pour contraindre l'homme à aller plus en profondeur des choses) ; mais sans pauvreté de cœur, même la pauvreté la plus noire ne devient pas, évidemment, occasion d'aller plus en profondeur, car la conversion seule fait comprendre et donne de la valeur, et la conversion porte sur la pauvreté de cœur.

Pauvreté de cœur, donc. Le symptôme le plus radical de la pauvreté de cœur est l'écoute, la position de réécoute et d'écoute ; de réécoute de ce qui nous a déjà été donné, et donné en abondance, car Dieu, en tant que créateur, en tant que constructeur, ne peut pas nous préparer quelque chose maintenant si ce n'est en rapport avec ce qui nous a déjà été donné ; et d'écoute car, puisqu'il est créateur, chaque moment contient une nouveauté, une nouveauté impressionnante, qui fait pression sur notre existence et l'incite à avancer, ou l'incite à découvrir et à construire.

**C'est un événement** qui doit se produire en nous, ces jours-ci. C'est un événement qui doit se produire en nous, car nous ne cherchons pas à former une association. Si nous partions d'ici, disait quelqu'un ce soir, en ayant compris que nous ne voulons absolument pas fonder une association, (indépendamment de l'organisation par laquelle une amitié cherche un chemin pour s'affirmer), ce serait déjà quelque chose : ce n'est pas cette association que nous visons, mais, pour utiliser le mot déjà employé, une « foi », une clarté, une clarté de foi donnée, précise. Alors, partout où elle ira, quoi qu'elle fasse, quelque relation qu'elle établisse, ta personne, transformée de l'intérieur, créera une partie de cet organisme dont nous sommes les partenaires si sensibles : l'organisme du Christ dans le monde.

**Je ne sais comment exprimer** ce qui bouillonne en moi en ce moment, parce que je voudrais, par cette introduction, libérer le champ de tous les obstacles, et je comprends que je n'y arrive pas. Mais voici ce que je comprends : que le mot « foi » tel que je l'ai utilisé, ou le mot « Christ » comme je viens de le dire, ou le terme « organisme du Christ dans le monde », comme je viens aussi de le dire, que ces mots, par exemple, comme tous ceux que j'ai prononcés, ont un écho bien différent en moi et en vous ; quel écho différent selon chacun de nous ! Pour beaucoup d'entre vous, ces mots résonnent sans doute encore comme extérieurs. Quoi qu'il en soit, aussi extérieurs qu'ils puissent paraître, ou aussi profondément inscrits dans la personnalité qu'ils soient

(comme je les perçois), c'est une conversion face à ces termes que nous souhaitons pour ces jours-ci. C'est un événement, et non un accord entre nous pour faire quelque chose ; non pas une structure à penser ou à sauver, mais un événement en nous-mêmes, car l'homme adulte ira jusqu'à créer une structure comme œuvre de ses mains si, et dans la mesure où, il aura en lui le visage que ces mots doivent dessiner, dans la mesure où il aura le cœur, l'intelligence et le cœur dont ces termes devront être le contenu.

**Jean XXIII** parlait de « signe des temps », il aimait parler de « signe des temps » (cf. Lettre Encyclique *Pacem in terris*, 21s). Utilisons nous aussi cette expression et cherchons un signe des temps en ce qui concerne la pédagogie de la foi, notre rapport de foi, notre rapport à la foi.

Il me semble que ce signe des temps peut se définir ainsi : il y a quinze ans, quand nous avons commencé Jeunesse Étudiante, (chacun de vous s'en souvient), le point de départ, la raison (je ne dis pas il y a quinze ans pour chacun de vous, mais je veux dire que cette attitude a persisté jusqu'à maintenant), le point de départ pour l'invitation, le mobile sur lequel on tentait de s'appuyer, la raison – voilà –, la raison sur laquelle on cherchait à s'appuyer pour fonder l'adhésion, le mobile, le motif sur lequel on tentait de se fonder, était normalement le suivant : nous sommes nés dans une tradition, il n'est pas juste de continuer à négliger cette tradition, il faut nous engager vis-à-vis d'elle. Une histoire nous indiquait un devoir de loyauté à son égard.

D'après mon expérience, ce type d'exhortation a été, dirais-je, le catalyseur des bonnes volontés, le catalyseur du minimum de simplicité du cœur qui subsistait encore. En somme, d'après mon expérience, c'est ce type d'exhortation, c'est cette raison qui a fait bouger tous ceux qui sont venus avec nous. Je veux parler de la raison, du mobile explicite, théorisé, défini.

Or, s'il existe un aspect impressionnant en tant que signe des temps, un aspect impressionnant du signe des temps, c'est bien le suivant : un tel type d'exhortation aujourd'hui ne tiendrait pas, il ne tiendrait plus. Pour le jeune, et pour chacun de nous, dans la mesure où il reste en lui un peu de jeunesse, la tradition comme raison et exhortation ne suffit plus ; dans un certain tempérament équilibré et plein de sensibilité, ce mot pourrait susciter une émotion et toucher, mais pas générer cette impression qui fait bouger. Si je devais actuellement demander à des jeunes d'entrer dans Jeunesse Étudiante, je ne crois pas que j'emploierais encore cette raison.

**C'est un fait, et on peut en souligner la raison.** À notre époque (combien de fois avons-nous eu l'occasion d'évoquer cet aspect !), l'histoire traverse une phase particulièrement critique, à savoir un moment où il faut travailler à revoir et à révolutionner les choses. En ce sens, l'histoire vit un moment où se perd le sens de l'histoire : anxieux et passionné par l'action présente, l'homme perd le sens de l'histoire. De ce point de vue, si une époque comme la nôtre peut être riche d'une énergie inhabituelle, riche d'une force d'action impensable il y a encore quelques années, elle est extrêmement pauvre de cœur, mais pas au sens évangélique du terme ; c'est une époque extrêmement pauvre, car la richesse de cœur est essentiellement un phénomène, un événement de synthèse et le sens de l'histoire est l'indice suprême de la richesse de cœur.

**Mais il y a un autre aspect** de ce signe des temps qui confirme l'interrogation que le premier point a commencé à soulever. Il y a une autre méthode qui ne peut plus servir de point de départ pour exhorter à la foi ; cette autre méthode peut encore éveiller l'admiration de l'intelligence, mais elle ne peut pas susciter ce mouvement de la personne, qui la fait passer à quelque chose de nouveau, qui la fait s'impliquer dans quelque chose à faire, quelque chose de définitif, de définissant et de définitif (combien de fois l'avons-nous pourtant rappelé !) : ce n'est pas le fait que la philosophie chrétienne de la vie, le regard chrétien sur le monde, la théorie chrétienne de l'existence soit plus complète que les autres, parfaite, équilibrée, exhaustive, si humaine ; ce n'est pas non plus l'émerveillement pour une théorie parfaite qui peut faire bouger le jeune d'aujourd'hui, ni chacun de nous dans la mesure où il a en soi quelque chose de juvénile.

La tradition et la théorie, la tradition et le discours, ne peuvent plus faire bouger l'homme d'aujourd'hui. J'ai parlé du jeune, mais ce brin de jeunesse dont je viens de parler reste chez l'homme pendant toute sa vie ; c'est donc le cas pour nous aussi, même pour l'homme adulte et mûr : pour l'homme adulte et mûr, ce problème ne

se pose même pas, précisément parce que pour devenir adulte dans la foi, il faut l'avoir dépassé, il faut avoir dépassé l'intérêt fascinant que suscite la raison historique et l'intérêt admirable pour une esthétique donnée par la perfection théorique.

Ce ne peut plus être ni l'histoire, ni la doctrine, ni la tradition, ni le discours qui font bouger l'homme d'aujourd'hui. La tradition et la philosophie chrétienne, la tradition et le discours chrétien, ont créé et créent encore la chrétienté, mais pas le christianisme. Par « chrétienté », j'entends ce fleuve, ce courant, ce flux identifiable dans le domaine de l'histoire et défini, justement, par certaines formulations de la pensée, par certaines manières de penser, certaines règles morales, certaines valeurs que l'on souligne, certaines attitudes pratiques, certaines formes. Tradition et discours, tradition et culture chrétienne, tradition et théologie, si vous voulez, tradition et doctrine chrétienne créent des formes.

**Le christianisme est bien autre chose**, même si, bien sûr, il inclut tout ce que nous avons dit. Non seulement il le reprend, mais il exalte la valeur de l'histoire, il permet à la tradition de devenir réalité vivante, il sauvegarde la capacité à philosopher au sens profond du terme, il retrouve une organisation intelligente ; il l'exalte même jusqu'à en faire une réalité vivante en nous. Voilà, le christianisme est ce « quelque chose » qui fait de la tradition une réalité vivante, qui fait de l'articulation de la pensée une réalité vivante, qui rend vivant ce qui est passé, qui rend vivantes la pensée, l'idée, la valeur.

**Mais vivant veut dire présent !** Sur le plan méthodologique, nous ne pouvons rien faire d'autre, si nous ne voulons pas nous perdre, que de revenir à l'origine, à la façon dont tout est né, à la façon dont cela a commencé. Cela a été un événement. Le christianisme est un événement. La chrétienté est un sillon socio-historique, mais le christianisme est un événement. La chrétienté est un ensemble de formes articulées, mais le christianisme est un événement.

Demandons-nous alors : comment a-t-on commencé à croire ? En quoi a consisté cet événement qui a suscité un intérêt tel, qui a déterminé une impression telle, que les gens se sont exposés pour la première fois face à ce qu'ils avaient devant eux, que la foi s'est embrasée pour la première fois chez des personnes, que le chrétien a commencé à vivre dans le monde ? Quel a été cet événement, de quelle nature est-il ?

Les gens n'ont pas cru parce que le Christ parlait et disait certaines choses ; ils n'ont pas cru parce que le Christ a fait des miracles ; ils n'ont pas cru parce que le Christ citait les prophètes ; ils n'ont pas cru parce que le Christ a ressuscité les morts. Combien de personnes (la plus grande partie) l'ont entendu parler ainsi, l'ont entendu prononcer ces paroles, l'ont vu faire des miracles, sans que l'événement se produise pour eux. L'événement a été quelque chose dont le miracle ou le discours étaient des articulations, des éléments, des facteurs, mais c'était quelque chose d'autre, de plus, de si différent qu'il a donné leur sens au discours et au miracle. Les gens ont cru à cause de la manière dont le Christ s'est manifesté. Ils ont cru à cause de cette présence, et non pour tel ou tel geste, ou telle ou telle parole. Ils ont cru à cause d'une présence. Une présence non pas lisse et émoussée, non pas dépourvue de visage, mais une présence avec un visage bien précis, une présence chargée de parole, c'est-à-dire chargée de proposition. Ils ont cru à cause de cette présence chargée de proposition. Une présence chargée de proposition est donc une présence chargée de sens. Par quel terme définir de manière parfaite l'événement d'une présence chargée de proposition, chargée de sens pour la vie (car la proposition représente un sens pour l'existence) ?

**Il y a un détail, une connotation**, qu'il faut encore souligner et qu'on ne peut laisser passer : toutes les présences, toutes les présences ne sont pas chargées de sens, pardon, toutes les présences porteuses d'une proposition ne sont pas chargées de sens au point d'entrer dans la définition du terme que nous allons dire ; mais la présence porteuse d'une proposition est chargée de sens, au point d'être définie par le terme que nous allons employer, uniquement dans la mesure où elle contient quelque chose d'imprévisible, d'imprévu et d'imprévisible, autrement dit une nouveauté radicale. Une nouveauté radicale que je redéfinit, que je redécis par les termes « imprévu » et « imprévisible » : quelque chose qui n'existait pas et qui existe, qui est là ; quelque chose

qui ne pouvait pas exister et qui est là. Quelque chose qui ne pouvait pas être là et qui est là. Quelque chose qui ne pouvait pas être, autrement dit qui n'est pas un corollaire, qui n'est pas cohérent par rapport à toute la sagesse, toute l'expérience, tous les discours précédents, toute la tradition. C'est l'expression d'une puissance « plus », l'expression d'une puissance plus grande, la présence d'une puissance plus grande, quelle que soit la manière dont on la définit, même si notre conscience critique s'efforçait ensuite plus ou moins hâtivement de reconduire cette impression indéniable, cette impression irrésistible du premier moment, même si notre conscience critique s'efforçait plus ou moins hâtivement de la réduire aux catégories d'avant, de la tradition ou de son discours précédent, de sa pensée précédente, de sa sagesse précédente, de son expérience précédente. Pour résumer, c'est donc une présence pleine de proposition, et donc chargée de sens. Mais ce « donc » est un peu excessif. Une proposition est pleine de sens, une présence porteuse de proposition est pleine de signification dans la mesure où elle porte en elle quelque chose que l'on ne peut reconduire au passé, c'est-à-dire à notre présent qui naît du passé. Elle contient une nouveauté radicale.

Bien ; le terme qui indique ce phénomène est le terme « annonce ». Le christianisme est né comme une annonce : c'était cette personne, qui parlait ainsi, qui agissait ainsi, mais c'était elle, cette personne, qui disait et agissait ; c'était cette personne, c'était l'ensemble, c'était tout, c'était cette présence chargée de proposition, pleine de sens, avec une nouveauté irréductible. C'était l'expérience d'une irréductible nouveauté. Essayez d'imaginer, avec délicatesse d'esprit, avec discrétion, pas au sens d'une timidité, mais plutôt au sens de la pudeur, de cette finesse profonde que procure le sommet de la pauvreté de cœur, essayez d'imaginer cette jeune fille qui était chez elle et qui reçut l'annonce : la Sainte Vierge. Quelque chose qui ne pouvait fondamentalement pas découler des événements antécédents, dont son présent était fait. Mais pourquoi cette centaine de personnes ont-elles cru lorsque l'Esprit est descendu sur les Apôtres ? Pourquoi ont-elles cru quand Pierre s'est mis à crier sur la place ? Pourquoi ? Cela pouvait être simplement un fait étrange, un homme qui se met à parler et qui se fait comprendre dans de nombreuses langues ; ce pouvait être simplement un phénomène intellectuel, le fait qu'il se mette à revoir dans son discours, comme il l'a fait, toute l'histoire du peuple hébreu en fonction de cet Homme qui avait été tué quelques jours auparavant. L'annonce était ce fait, c'était ce qui se produisait, c'était cet événement, c'était la totalité de cet événement qui heurtait, au sens d'une impression, qui portait quelque chose, quelque chose que les gens ne pouvaient évidemment pas déchiffrer ou définir, mais qui était différent : une nouveauté, une proposition (et quelle proposition !), une proposition qui changeait. Ils ne pouvaient absolument pas déchiffrer la valeur et les termes de ce changement ; ainsi, le mot « annonce » rappelle immédiatement un autre mot, un seul : le mot « conversion ».

**Mais, pour ne pas souligner** toutes ces composantes, ou plutôt toutes ces implications, reprenons l'effort d'imagination, cherchons à revivre ce moment : c'était un événement dans son intégralité qui a touché ces personnes ; ce qui les a frappées et les a fait changer était le fait que cet événement était plein de signification, nouveau, imprévu et imprévisible. Mais pourquoi les habitants de Smyrne ou d'Athènes, du Milet ou de Philippiques, ont-ils adhéré – pour ceux qui ont adhéré – à saint Paul ? À cause de ce qu'il disait ? À cause de ce qu'il faisait ? En partie ! C'était à cause de tout un ensemble, que le mot « annonce » décrit dans tous ses contours. C'était une annonce : la présence de quelque chose qui proposait un changement, une nouveauté.

Il y a, dans notre histoire, dans l'histoire de nos efforts, un terme proche de celui que nous avons tenté de délimiter ce soir, c'est le terme « rencontre ». En effet, le terme « rencontre » a une signification existentiellement incisive, existentiellement valide, uniquement si la rencontre coïncide avec une annonce : une présence pleine de sens.

Pour rendre cela encore plus clair, je voudrais souligner un symptôme particulier. Une présence porteuse d'une proposition est annonce, elle devient véritablement lourde de sens, elle est véritablement annonce, dans la mesure où elle implique, dans le sens qu'elle exprime, la personne qui le porte, qui porte ce sens. L'annonce est la présence d'une personne pleinement impliquée dans une signification du monde, dans un sens de la vie. En effet, une impression change la vie, nous change, une impression est existentielle (c'est-à-dire qu'elle change l'existence) dans la mesure où elle est porteuse d'une conception du monde, d'une vision du monde.

L'annonce est donc la présence, une présence pleine de sens, mais une présence qui implique dans ce sens la personne qui porte ce sens.

**Une personne pleinement impliquée** dans un sens du monde et de la vie : voilà ce qu'a été le Christ pour ceux qui l'ont entendu, voilà ce qu'a été Pierre pour ceux qui l'ont entendu, voilà ce qu'a été Paul pour ceux qui l'ont entendu avec un cœur pauvre. En effet, que se passe-t-il lorsque manque la pauvreté de cœur, de façon exactement proportionnelle ? Il se passe que l'on sait déjà les choses, on croit les savoir déjà, et l'on réduit tout à ce que l'on sait déjà, on a tendance à tout reconduire à ce que l'on sait déjà. Seul le pauvre de cœur peut être enrichi : lui seul est riche ; pour l'autre, il n'y a que de la consommation, c'est-à-dire qu'il vit de ses rentes. Si nous sommes ici, c'est parce que, d'une manière ou d'une autre, chacun de nous a été touché par cette annonce ; d'une manière ou d'une autre, cette présence qui impliquait la personne dans une signification du monde et de la vie nous a été donnée. D'une manière ou d'une autre, par le fait même que nous sommes ici, il est impossible que cette annonce ne nous ait pas touchés, qu'elle ne soit pas arrivée à nous aussi. C'est un événement.

J'ai dit que nous utilisons toujours le terme « rencontre », mais ce terme ne dit pas toute la profondeur de la question, contrairement au terme « annonce » ; en effet, le terme « annonce » ouvre (au-delà de tout ce que l'on peut dire) le sens mystérieux de cette puissance, ou de cette volonté puissante, ou de cette intelligence et de cette volonté puissantes qui font que le fait s'est produit et que cette présence est là. Comment peut-elle être là ? Le terme « annonce » ouvre (au-delà de tout ce que l'on peut dire) clairement le sens du Mystère du Père, le sens du Mystère de Dieu, le sens de la volonté du Père, le sens du dessein de Dieu, le sens du Dieu maître de l'homme et de l'histoire, qui me donne l'annonce, à moi et pas à un autre, ou à l'autre et pas à moi, qui choisit de se révéler à la Sainte Vierge, une jeune fille totalement inconnue, sans valeur sur le plan mondain, qui choisit de se révéler à elle, qui choisit de se révéler à de pauvres pécheurs, qui choisit de se révéler à un ou deux sages du peuple (Nicodème, Joseph d'Arimatee...), et non aux trois cents membres du Sanhédrin. Cette impressionnante et absolue liberté m'a touché, moi et chacun de vous, par le fait même que nous sommes ici. Mais voici le problème que je laisse en suspens ; en partant d'ici, il faudra le regarder en face, se rendre compte de cet événement qui nous est arrivé, se rendre compte de ce que signifie le christianisme : le christianisme signifie cette annonce. Le christianisme n'est pas de donner de l'argent aux pauvres, le christianisme n'est pas de prendre chez soi trente-quatre enfants d'autres familles, le christianisme n'est pas de porter une tiare, le christianisme n'est pas de prier Dieu, le christianisme n'est pas d'accomplir des gestes religieux, car tout cela est possible dans toutes les expériences humaines.

Le christianisme est quelque chose qui nous est donné et qui nous apparaît comme donné, qui nous apparaît comme annonce, comme réalité imprévue et imprévisible : il n'existait pas et il est là ; il ne pouvait pas exister et il existe, il est présent. Il ne pouvait pas exister et il est présent : c'est une nouveauté absolue. Imaginez ce qu'ont ressenti les bergers à l'annonce de l'Ange, ou les mages à l'annonce dont l'étoile était le signe : une nouveauté radicale, une nouveauté d'un ordre absolu, qui ne pouvait pas exister et qui est là ; elle ne pouvait pas exister parce que nous ne l'avons jamais pensée, nous ne pouvions pas y penser, et elle est là. Le christianisme est cet événement, c'est l'événement de cette annonce. Ce n'est pas une annonce essentiellement parce que je la ressens, mais dans la mesure où elle se présente à moi : c'est une proposition, un genre de proposition, un type de proposition ; c'est un genre de proposition, un type de proposition qui m'est transmis, qui m'est proposé, qui se pose sous mes yeux sous la forme de personnes impliquées dans cette proposition, d'une manière ou d'une autre. Pour une certaine annonce, Dieu a choisi un adultère, Jérémie ; Dieu a choisi des gueux pour cette annonce, les apôtres ; Dieu choisit des pécheurs pour cette annonce, parce que tout réside dans la puissance qui fait émerger les choses.

Tout réside dans l'événement (et non dans ce que nous sommes, ce que nous pouvons être, notre valeur morale), quelque chose qui est en dehors de nous et qui se propose au fond de nous ; mais c'est extérieur à nous : c'est un événement extérieur, exactement comme la mer dans la tempête. Un événement extérieur à nous, un événement qui est une annonce, un événement qui, de l'extérieur, de façon imprévisible (on ne pouvait pas

le prévoir), émerge et nous transperce, jusqu'au fond, par sa proposition ; et cette proposition qui nous transperce jusqu'au fond implique aussi cette pauvre personne qui porte cet événement, malgré elle. Rappelez-vous le chapitre de Jérémie lorsque, à un moment donné, ce dernier, las, a tenté de se rebeller contre Dieu ; nous l'avons médité à plusieurs reprises : « Je me disais : “Je ne parlerai plus en son nom, assez, je m'éloignerai de sa face, je ne parlerai plus en son nom”. Mais elle était comme un feu brûlant dans mon cœur, comme un feu dévorant dans mes os. Je m'épuisais à la maîtriser, sans y réussir, et j'étais contraint de sortir et de crier encore : “Malheur et ruine pour ceux qui n'écoutent pas Yahvé” » (cf. *Jr* 20, 9 ; 22, 5).

**Il faut effacer le passé** pour comprendre ce qu'est le christianisme ; il faut effacer toute la connotation du passé pour comprendre ce qu'il est maintenant, maintenant, maintenant. Bien sûr, je ne parle pas du passé d'hier ou d'avant-hier, car le christianisme est une présence dans ton existence, une présence qui implique la vie d'autres personnes. D'autres personnes ont engagé leur vie pour t'apporter une proposition, et cette proposition prétend que tu engages la tienne. Mais pour prétendre que tu engages ta vie, cette proposition est porteuse de sens, elle est pleine d'une nouveauté impensable, elle assure un changement inimaginable, inimaginable. Le premier élément qu'il faut commencer à dégrossir en nous, en le « déballant » de tout le papier qui l'entoure, pour voir le don qu'il contient, pour découvrir le visage clair qu'il contient, le premier élément à commencer à regarder en face est cette réalité absolument vivante, présente qu'est le christianisme.

**Le christianisme est une annonce**, un phénomène par lequel des personnes, une personne (pensez au Christ), à travers une manière d'être, en engageant sa vie, apporte une proposition qui entend changer la vie entière : une prétention impossible, sauf pour une signification entièrement nouvelle. Quelle montagne de détritiques faut-il éliminer de la superficie (et bien plus profondément que la superficie) de notre conscience, de notre âme, de notre intelligence, de notre sensibilité, pour commencer à avancer vers ce dont ce terme veut être l'écho, vers la réalité existentielle dont le terme « annonce » commence à être l'écho ! Quel amas de déchets, quelle croûte faut-il briser ! Par conséquent, une position de curiosité, aussi intellectuelle soit-elle, ne peut pas comprendre. Seule une pauvreté de cœur le permet, cette pauvreté de cœur qui nous fait crier : « Père, montre-moi ton visage ! » (cf. *Ps* 27, 8-9), cette pauvreté de cœur qui nous fait crier : « Mon âme a soif du Dieu vivant » (cf. *Ps* 42, 3). C'est la nudité de ce terme qu'il nous faut, la sincérité de ce mot, la pureté parfaite de ce terme, qui peut tenir, tout net, face à n'importe quel mal, n'importe quel péché, n'importe quelle ignominie, et qui peut ne pas être, qui peut ne pas exister dans l'âme parfaite d'un pharisien, dans l'âme moralement irréprochable du pharisien.

**En venant ici ce soir**, je pensais : « Il faut que j'aille dire cela... » ; ce qui m'a conforté dans la décision d'accepter cette tâche ingrate, c'est exclusivement la pensée que, sur le plan humain, ces paroles, ce mot ou des mots comme ceux-ci doivent être lancés, même s'ils semblent rebondir comme sur une pierre ou glisser comme sur du marbre ; il faut les lancer, parce que seule la ténacité d'un chemin les ouvre, les dilate, permet à leur force, à leur valeur, de nous pénétrer et de prendre totalement possession de nous. Mais cette ténacité ne peut se produire en nous, elle ne peut exister en nous qu'à la condition de partager l'existence : c'est le partage de la vie qui donne cette ténacité, lui seul.

**En effet, il faut bien qu'une époque se termine** et qu'une autre commence : le temps définitif, celui de la maturité. Ce mot est à l'origine de notre christianisme mûr, ou du christianisme ; il peut résister au choc du temps, et même à toute l'histoire : en effet, cette annonce qui a commencé à toucher deux personnes (premier chapitre de saint Jean), deux, Jean et André, il y a deux mille ans, cette annonce, cette personne est exactement le phénomène qui nous a attirés ici, le phénomène qui peut nous faire perdurer dans l'Église de Dieu. Mais désormais, on ne peut plus l'accepter passivement, l'époque ne nous le permet plus, les deux époques : celle de l'histoire (« signe des temps »), et celle de notre vie, car on ne peut rester chrétien avec une certaine authenticité, quand on est adulte, sans passer par l'expérience de cet événement, sans passer par la conscience de l'an-

nonce. Surtout, il est clair qu'il ne pourrait pas y avoir d'annonce pour les autres, qu'on ne pourrait soutenir le Mystère du Christ dans le monde, collaborer avec lui, répandre le christianisme dans le monde, comme on dit. Être fidèles à l'Église, être du côté de Dieu dans la lutte du monde : on ne peut l'être, on ne peut être missionnaire si l'on ne vit pas constamment une annonce, si l'on n'y participe pas. Beaucoup pourront penser le contraire. Mais je vous dis que c'est vrai, que c'est un changement radical, non pas, au fond, essentiellement, nécessairement, de notre comportement, mais bien de notre conscience, de notre conception, de notre manière de définir les choses, et donc du progrès de notre comportement. En effet, le progrès de notre comportement, une construction nouvelle dans notre présent, ne peut se faire que par une conscience explicitée, une conscience définie. Je vous dis que c'est un changement radical de notre conscience, de notre manière de penser, de notre manière de régler les choses ; c'est un changement radical qui doit se produire et que le terme « annonce » produit.

## Julián Carrón

Belle secousse, qui nous laisse silencieux, en demandant de pouvoir faire nôtres les paroles entendues (qui restent bien souvent extérieures, par l'écho différent qu'elles ont en lui et en nous, comme il l'a dit) ! Nous aurons le temps pour faire la place à ce silence et au travail sur ce que nous avons entendu.

À cinquante ans de distance, on est d'autant plus touché par le fait que, quand tout le monde était si débousolé, Giussani avait cette clarté de jugement sur la situation de l'Église et du monde et sur ce que devait être la réponse.

Qu'est-ce qui peut tenir face à une situation comme celle que nous vivons ? La seule chose qui peut tenir est l'annonce – nous venons de l'entendre – qui a commencé à résonner quand Jésus s'est adressé à ces deux hommes, Jean et André, en suscitant ce phénomène qui les a attirés. Seul ce même phénomène, en se produisant à nouveau, permettra de rester à long terme dans l'Église de Dieu. Il ne sera pas possible de tenir si cette même force d'attraction ne se renouvelle pas. C'est pourquoi don Giussani nous a rappelé la méthode de toujours, du premier instant jusqu'à maintenant, en nous reposant la même question : comment cela était-il au début ? Comment ont-ils commencé à croire ? Cela revient au même que de dire : comment pouvons-nous continuer à croire ? « Ils ont cru à cause de cette présence, [...] une présence avec un visage bien précis, [...] chargée de parole, c'est-à-dire chargée de proposition ». La présence de Jésus était porteuse d'une annonce. Mais « une présence porteuse d'une proposition est annonce, [...] lourde de sens, [...] dans la mesure où elle implique, dans le sens qu'elle exprime, la personne qui le porte » ; autrement dit, est annonce, est présence, un témoin dont la parole s'est faite chair, est devenue une partie de lui.

Voilà pourquoi don Giussani conclut : « il faut bien qu'une époque se termine et qu'une autre commence : le temps définitif, celui de la maturité. [...] Mais désormais, on ne peut plus accepter passivement [le christianisme], [...] car on ne peut rester chrétien avec une certaine authenticité, quand on est adulte, sans passer par l'expérience de cet événement, sans passer par la conscience de l'annonce ».

**Alors, comment cet événement** devient-il expérience pour chacun de nous, comment entre-t-il jusqu'au cœur de notre personne ? Il nous l'a rappelé lui-même : seulement par un chemin de patience, grâce auquel ce qui nous a saisis pourra arriver à nous déterminer entièrement. Voilà ce à quoi don Giussani nous invite : à la « ténacité d'un chemin », sans lequel il est illusoire de penser que l'événement devienne notre expérience. Demandons au Seigneur de nous faire expérimenter à nouveau au plus profond de nous cet événement, cette nouveauté qui nous a saisis, afin que l'origine ne se réduise jamais à un phénomène passé. Demandons-lui la grâce de nous rendre compte, dans ce moment de confusion jusque dans l'Église, de la responsabilité que nous portons, certainement pas par nos mérites, mais pour ce que nous avons reçu : une méthode par laquelle l'annonce chrétienne, sous sa forme essentielle, peut entrer dans la vie de chacun, jusqu'à impliquer toute notre personne, autrement dit un événement maintenant, un témoin comme le sont don Giussani et le pape François.

## Messe

### Homélie du père Julián Carrón

#### *Liturgie de la Messe*

*Nb 11, 25-29 ; Ps 18 (19) ; Jc 5, 1-6 ; Mc 9, 38-43.45.47-48*

Nous l'avons dit aux exercices de la Fraternité : c'est toujours Dieu qui prend l'initiative. La liturgie d'aujourd'hui nous le montre encore une fois : pour sauver Son peuple, Dieu prend l'initiative avec un homme, Moïse. Mais il en implique immédiatement d'autres : l'Esprit reçu de Moïse passe à soixante-dix autres hommes, pour qu'ils puissent communiquer ce qui a été donné à Moïse. Et ce premier mouvement n'était que l'annonce de la grande initiative que Dieu devait prendre, celle d'envoyer son fils pour porter à accomplissement la tentative de Moïse. Le don que Jésus introduit dans l'histoire commence ainsi à se communiquer aux premiers qu'il rencontre : les disciples.

Nous connaissons bien cette méthode de Dieu. En effet, c'est ce même mouvement de l'Esprit qui fait que nous sommes ici : continuant à utiliser la même méthode, le Mystère a pris l'initiative avec un homme, don Giussani, lui donnant la grâce de l'Esprit pour arriver jusqu'à nous avec cet accent, cette puissance (que nous venons de percevoir en écoutant ensemble ses paroles), avec cette intensité qui nous a fait nous intéresser tous au christianisme, participant ainsi de son esprit, de son don, de sa grâce. C'est émouvant de voir comment cette méthode ne marque pas seulement le début d'une histoire passée, mais continue à réaliser dans le présent l'empressement par lequel Dieu prend soin de chacun d'entre nous.

**Mais sans prendre conscience** de toute la gratuité de ce don, nous pouvons tenter immédiatement de nous en emparer. Nous l'avons entendu dans la première lecture d'aujourd'hui. Comme l'esprit de Moïse était arrivé aussi à deux hommes qui étaient restés à l'écart du groupe auquel il avait été donné, Josué, les voyant prophétiser, va voir Moïse et lui dit : « Moïse, mon maître, arrête-les ! ». Mais Moïse lui répond : « Serais-tu jaloux pour moi ? ». C'est arrivé aussi aux disciples de Jésus, comme le raconte l'Évangile : « Maître, nous avons vu quelqu'un expulser les démons en ton nom ; nous l'en avons empêché, car il n'est pas de ceux qui nous suivent » (c'est-à-dire qu'il ne fait pas partie de leur cercle). Moïse d'abord, puis Jésus, refusent de cautionner cette attitude de fermeture. Moïse dit : « Ah ! Si le Seigneur pouvait faire de tout son peuple un peuple de prophètes ! Si le Seigneur pouvait mettre son esprit sur eux ! » Autrement dit : « Ne voyez-vous pas que Dieu m'a donné son Esprit pour arriver à tous ? ». Jésus fait la même chose avec ses disciples : « Ne l'en empêchez pas, car celui qui fait un miracle en mon nom ne peut pas, aussitôt après, mal parler de moi ; celui qui n'est pas contre nous est pour nous ».

Jésus démasque la tentation de nous emparer du don que nous recevons et de l'utiliser de manière « patrimoniale », en oubliant qu'il nous a été donné gratuitement, et en occultant aussi que la nature même d'un charisme, d'une grâce de l'Esprit, est d'être pour tous : il est donné à une personne pour arriver à tous selon un dessein qui n'est pas le nôtre. Aussi Jésus, tout comme Moïse et tous ceux qui ont vraiment reçu l'Esprit, corrige-t-il les tentations d'utiliser la grâce reçue de manière patrimoniale. Tout comme don Giussani nous a corrigés.

En écoutant ces lectures, nous entendons encore résonner en nous cette phrase de don Giussani : « Le positif [que l'on relève chez toute personne que l'on croise sur le chemin] est souligné, malgré ses limites, et tout le reste est abandonné à la miséricorde du Père » (L. Giussani - S. Alberto - J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 196), car nous ne définissons pas nous-mêmes la forme par laquelle l'Esprit doit agir. L'Esprit souffle où il veut, même en dehors de l'Église (comme l'Église l'a toujours affirmé), et donc même en dehors de notre cercle ! Quelle attention, quelle tension faut-il donc avoir pour reconnaître et suivre chaque mouvement de l'Esprit, en qui que ce soit qu'il se manifeste, de sorte que l'autre devienne compagnon de route, car « celui qui n'est pas contre nous est pour nous [avec nous]. Et celui qui vous donnera un verre d'eau au nom de votre appartenance au Christ, [...] il ne restera pas sans récompense ».

**Au lieu de nous inquiéter** d'administrer l'action de l'Esprit, inquiétons-nous donc de notre conversion, pour qu'aucun de nous ne devienne motif de scandale. « Celui qui est un scandale, une occasion de chute, pour un seul de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui qu'on lui attache au cou une de ces meules que tournent les ânes, et qu'on le jette à la mer ». Nous sommes appelés à vivre le don que nous avons reçu en éliminant tout ce qui lui fait obstacle – y compris la main, le pied ou l'œil, s'ils deviennent motifs de scandale, nous dit Jésus – pour qu'il puisse briller. Que nous nous sentons disproportionnés par rapport à ce don ! Mais si nous devenons vraiment conscients de cette disproportion, nous ne pouvons pas ne pas demander que la grâce que nous avons reçue (et que nous avons reçue pour tout le monde, comme une avance sur un dessein qui se réalise en nous pour les autres) puisse briller toujours plus devant tout le monde, et que nous ne scandalisions personne par un usage « étrange », possessif et erroné de la grâce reçue.